

Niccolò Paganini est un compositeur et concertiste né en 1782 et mort en 1840.

Originaire de Gênes en Italie, il reçoit une éducation musicale par son père, joueur de mandoline amateur, et devient vite un **prodige du violon**.

À l'âge de huit ans, il compose déjà et donne son premier concert. Les maîtres dont il suit l'enseignement renoncent très vite à lui apprendre quoi que ce soit tant il est doué et apprend tout par lui-même. Alors qu'il n'a que dix-huit ans, il donne des concerts qui le rendent célèbre, mais il donne aussi des cours de violon et de guitare.

Sur scène, il va développer une façon de se comporter bien à lui qui fait vite scandale : il aime provoquer, n'hésite pas à faire des bruits d'animaux ou à se livrer à des démonstrations de **virtuosité** qui stupéfient le public. **Il aime faire parler de lui**, par exemple en sabotant son propre violon pour que les cordes cassent au cours de ses interprétations, l'obligeant en apparence à terminer le morceau en ne se servant que d'une seule corde ! Il frappe les cordes du dos de l'archet, ou le frotte sur elles pour produire un son grinçant, il pince les cordes de ses doigts (*pizzicati*), etc. Pour mieux mettre en valeur sa dextérité, il compose des pièces d'une complexité diabolique.

Les spectatrices s'évanouissent même parfois en l'écoutant !

Il reçoit de nombreux honneurs et de nombreuses décorations ; très vaniteux, il monte sur scène avec l'uniforme de colonel que la grande-duchesse de Parme l'a autorisé à porter, et toutes ses médailles ! Ses concerts se donnent à guichets fermés, et il en profite pour **augmenter les tarifs** de façon extravagante !

Son aspect est étrange : pâle, très grand et très maigre, il a une longue chevelure qu'il balance en tout sens et des doigts minces et interminables, qui font penser qu'il n'est pas humain. Il séduit de nombreuses femmes mais ne sera fidèle à aucune, même s'il a un fils avec une cantatrice qu'il quitte après quatre ans de liaison.

En 1826 il compose son **second concerto pour violon et orchestre**, dont le deuxième mouvement est marqué par le dialogue entre le violoniste et un percussionniste qui joue d'une petite

clochette. Le violon semble pouvoir imiter parfaitement le son de la clochette, et ce détail amusant donne son nom au concerto : **la campanella**, la *clochette* en italien.

Sans doute Platon aurait-il considéré que c'est là le summum du ridicule : **un instrument de musique qui imite un autre instrument : pourquoi faire ?**

Mais tous les grands compositeurs se pressent pour admirer Paganini sur scène et écouter ses compositions : Frédéric Chopin, Franz Liszt, Gioacchino Rossini (qui pleure en l'entendant), Hector Berlioz, **tous le saluent comme un génie**.

C'est qu'au-delà des aspects déplaisants de ce personnage (son avarice, son côté « m'as-tu vu » et le manque de goût de ses excès sur scène), il y a une **vitalité**, une **joie de vivre** et de jouer de la musique qui font la conquête de ses auditeurs.

Il joue des pièces d'une extrême difficulté technique mais ne se prend pas au sérieux, il se met en scène de façon cabotine mais offre malgré tout un spectacle qui éblouit les spectateurs, et ses mélodies sont entraînantes, accessibles, lumineuses.

La *campanella* est bientôt **adaptée par Liszt pour le piano**, et devient un morceau de virtuosité redouté par tous les adeptes de cet instrument. Là encore, il faut faire sonner son instrument comme une clochette, et si la clochette ne dialogue plus avec le violon (dans l'adaptation de Liszt il s'agit d'une pièce pour piano seul) il n'en reste pas moins qu'il faut créer cette illusion de façon crédible.

Dans la **légèreté** et **l'humour** de ce morceau, il y a toute une conception de la musique qui s'exprime, un clin d'œil optimiste, une cavalcade joyeuse.

